

Prilip dans le village, il s'interrogeait sur l'existence, "pour le Christ...". À la question de mon père: "Pourquoi qu't'en es à rassembler les morceaux ?", Prilip répondit : "Ben voilà - Olia est morte". J'étais heureux des visites de mon parrain, même si ma joie était chaque fois de courte durée. L'affaire était ainsi : à chacune de ses venues chez nous il me donnait, moi son filleul, un rouble d'argent. Правда je le tenais en main cinq-dix minutes, vu que ma mère, flairant l'instant opportun, pour que les invités ne le voient pas, me confisquait ce rouble, m'annonçant chaque fois, qu'elle m'achèterait quelque chose. Mais elle oubliait toujours d'acheter ce quelque chose. Sur ce rouble notre famille pouvait se nourrir pendant deux jours. Épisodiquement on me prenait aussi pour rendre visite, d'habitude chez le même parrain. Chez lui se rassemblait incomparablement plus de convives que chez nous. Bien avant de se mettre à table, les hommes s'installaient sur l'établi pour jouer aux cartes, où fébrilement ils s'égarèrent au стыкалки. Les passions s'enflammaient vite. Les garçons, les libertés de mouvement étaient bien plus grandes que chez nous, entouraient les joueurs, quant aux filles elles écoutaient les ragots des mères sur des choses parfois peu convenables. Nous, nous surveillions le jeu et découvrions des mots et des expressions somme toute obscènes. Le plus doux de ces tours de langue était ainsi - le joueur sortant une dame, l'accompagnait de la sentence suivante : "et voilà Марюха - к верху брюхом". Dans notre famille, malgré les disputes, les mots grossiers ne s'employaient jamais, par contre chez de tels hôtes il s'en entendait de tous les genres. Rien que pour cela, nous les enfants, on s'efforçait de ne pas nous prendre chez ces personnes là. De côtoyer des adultes dans ces conditions ne pouvait que se ressentir sur la moralité des gamins. Même si nous étions épargnés à la maison, les rencontres avec des camarades suffisamment "expérimentés" comblaient en un éclair le "trou" dans l'enseignement familial. Les adultes employaient les mots, alors que le fils et la fille nous élucidaient par la suite le sens des entendus figurés. Mais je ressentais de la honte en écoutant ces propos. Même plus tard à l'adolescence je n'étais pas attiré par les conversations cochonnes, dans lesquelles un raconter se faisait mousser avec des méchancetés mensongères.

Un jour à la campagne mon oncle Mit'ka (je ne l'appelais pas Mitia parce qu'il n'était que de deux ans mon aîné), ayant découvert des affichettes d'un genre particulier dans la valise de l'oncle Nikolai, un jour que la maison était déserte, me les a montrées. A la vue de la première d'entre elles, j'ai eu tellement honte, que je suis parti en courant. Mit'ka m'a longtemps supplié de ne rien raconter à personne. Je lui ai promis et j'ai tenu ma promesse.

Plus tard, à la fin de l'adolescence, j'ai changé de façon de regarder la chose, et parfois écoutais attentivement les histoires arrivées aux autres.

Les représentations que se faisaient mes parents des événements de ces années là (1904-1905) étaient on ne peut plus primitives. Même mon père tenait des propos comme quoi nous écraserions les japs, même s'il fallait le faire à coup de chapeaux. Les échos d'événements révolutionnaires de ce temps là sont parvenus à la famille simplement par le biais d'un pamphlet-fable apporté par quelqu'un, écrit à la manière de Конька-горбунка. Quelque tsar y était traîné en ridicule et on y racontait qu'il était chassé par le peuple. Je ne me souviens que de la chute -